

ETC



Entendez-vous la voix des images?

Exposition Parmiggiani, Collège des Bernardins, Paris. 22 novembre 2008 — 31 janvier 2009

Maryse Ouellet

Number 86, June–July–August 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34869ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellet, M. (2009). Review of [Entendez-vous la voix des images? / Exposition Parmiggiani, Collège des Bernardins, Paris. 22 novembre 2008 — 31 janvier 2009]. *ETC*, (86), 57–59.

Entendez-vous la voix des images ?

Exposition Parmiggiani, Collège des Bernardins, Paris, 22 novembre 2008 – 31 janvier 2009

À l'occasion de son ouverture après cinq années de travaux de restauration, le Collège des Bernardins, propriété du diocèse de Paris depuis 2001, a invité Claudio Parmiggiani à réaliser une installation, première des trois expositions annuelles d'art contemporain que le lieu prévoit tenir. Entre magie et archéologie du lieu, le travail de Parmiggiani en est un de révélation, d'excavation de mémoire et d'histoire enfouie. Quelle vie assoupie l'artiste cherche-t-il à réveiller dans ce lieu ? Quel « sang », encore vif dans la pierre, pourra en restituer l'âme ?

L'ordre cistercien dont relève le Collège des Bernardins a été créé en 1098, dans le but de rétablir une plus stricte observance de la règle de Saint-Benoît de laquelle la richesse et l'opulence avaient éloigné les Clunisiens. La rigueur et l'ascétisme auxquels se vouaient les Cisterciens nécessitaient l'isolement et la plus grande autarcie des monastères. La construction du collège en 1245 à Paris s'explique donc par la volonté papale de concurrencer le développement de nombreuses universités dans les centres urbains. C'est en souhaitant renouer avec ses origines que le collège aspire aujourd'hui à devenir un espace privilégié pour l'expression artistique et intellectuelle (à travers expositions et débats), mais aussi pour l'enseignement théologique.

Du bâtiment récemment rouvert, c'est le réfectoire du Collège et la sacristie de l'église aujourd'hui disparue que Parmiggiani a réanimés avec trois installations, poursuivant son travail d'empreinte par le feu mené sur plus de trente ans, et reprenant les motifs du labyrinthe de verre et des cloches. À travers ces œu-

res, il nous révèle non seulement le lieu, mais bien aussi l'ordre du temps qui est le nôtre.

La transparence de la pierre

Si le labyrinthe de verre, comme le lieu qu'il anime, impose une impression de majesté, il inspire comme lui un silence dont les conditions d'exposition (café, boutique et accueil étant situés dans le même espace) privent en général le visiteur. Si le verre brisé manifeste les coups portés, c'est dans son repos que la blessure nous atteint : les œuvres de Parmiggiani se situent, selon les termes de l'artiste, « après la clameur ». Ainsi, il eut fallu entrer dans ce lieu comme on entre dans une église, car le silence est son souffle, la parole suspendue d'une histoire endormie. En un sens, c'est bien de parole, de mots, même retenus, dont il est ici question. Le verre brisé du labyrinthe qui enclot les colonnes de la voûte n'est-il pas un poème devenu corps ? Un oxymore qui se dirait par le contraste des matières qui s'énoncent l'une l'autre : le verre fragile dit en transparence la vulnérabilité des colonnes qui résistent aux bouleversements du temps et des valeurs, tandis que la pierre se fait l'ossature d'une ruine, dont la survivance ne semble que du temps emprunté, l'installation étant par nature vouée à sa destruction.

Claudio Parmiggiani, Labyrinthe de verre, Collège des Bernardins, Paris, 2008-2009.

Claudio Parmiggiani, Cloches au sol, Collège des Bernardins, Paris, 2008-2009.



Un guide sur place nous aura confié que plusieurs visiteurs non avertis auraient été choqués d'une installation dont les cassures rappelaient une violence en apparence impropre à un lieu, à tort, considéré comme sacré. Qu'entendent ces visiteurs trop prompts à jeter l'anathème sur une installation qu'ils disent être « l'œuvre du diable » ? La voix de la mémoire et du temps semble un murmure audible seulement à qui sait encore contempler. La part inconnue du regard ne serait-elle pas l'écoute, comme la fragilité, la doublure de la pierre ?

Le tombeau des souvenirs

Parmiggiani a coutume de dire qu'il crée des « lieux psychologiques ». Ainsi infuse-t-il à l'espace de la sacristie tout à la fois une âme et une présence charnelle. Comme à la fosse, les cloches jonchent le sol, sans voix désormais pour rassembler les fidèles. Leur histoire est celle d'une chute : des cordes pendent mollement des hauteurs de la voûte qui les surplombe et la lumière qui frappe le

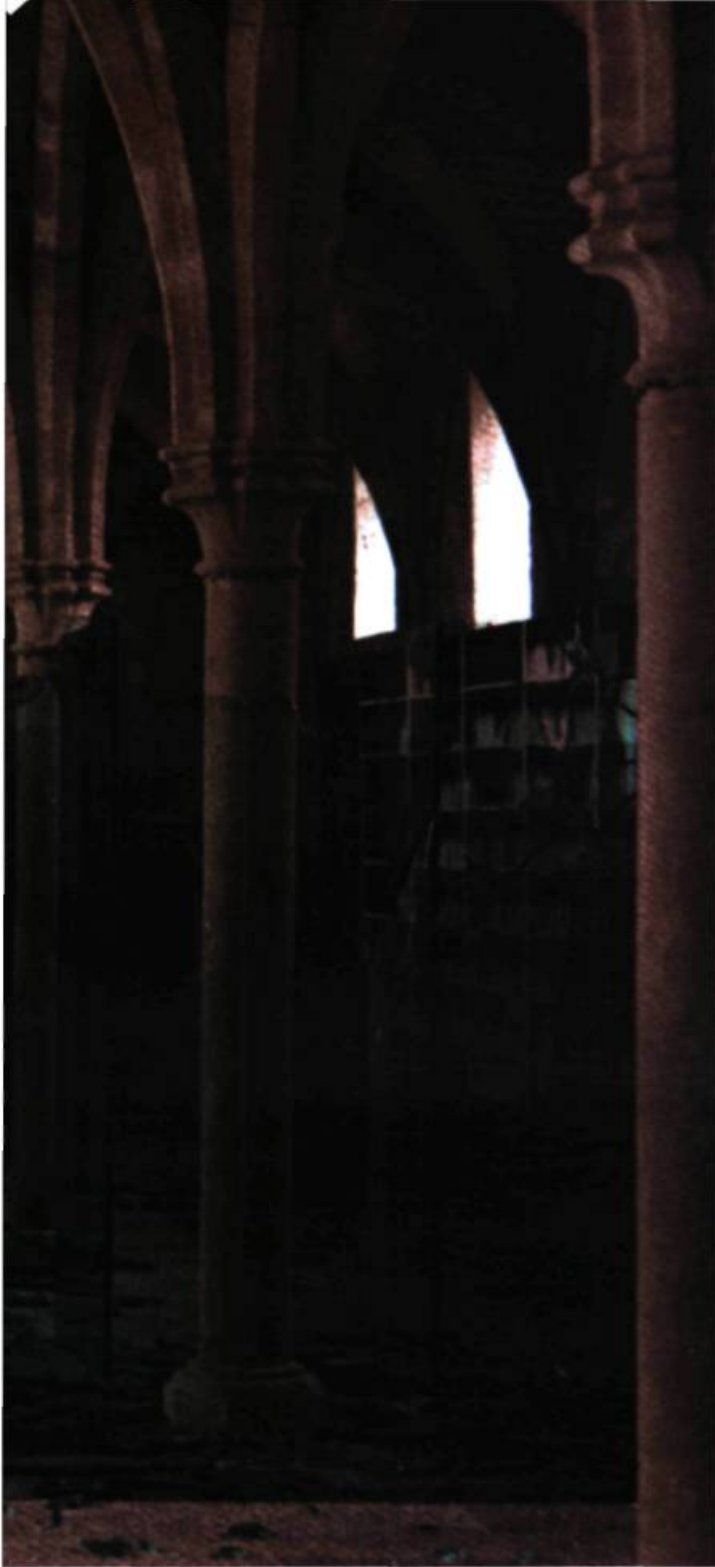


mur vient animer l'espace qui les raconte d'un rêve. Trop grand pour les cloches, cet espace est aujourd'hui trop grand pour nous. Si ces lieux sont mélancoliques, c'est que nous sommes, à leur égal, des vestiges. Héritiers d'une culture en friche, nous allons dans les lieux de culte comme au musée. Ainsi errons-nous, les pas dans nos ombres, oubliant souvent d'aimer notre mémoire, de tendre l'oreille à ce que la pierre et le souffle du lieu chantent toujours. Les cloches amoncelées dans la sacristie nous appellent encore ; invite ou sermon, leur présence mélancolique parle de perte, mais aussi de mémoire ; celle qui habite encore les espaces déliés.

Les défauts de l'imagination

C'est donc une esthétique du vestige qui est ici mise en œuvre. La bibliothèque incendiée l'exprime sans doute le mieux. La

technique consiste à faire un feu dans un espace où des bibliothèques chargées de livres sont posées contre une paroi ; les cendres se déposent sur les surfaces qui, une fois les objets retirés, conservent en négatif leur blanche empreinte. Il y a donc récit, événement ou histoire derrière ces images : l'étincelle, puis le feu, son bruit, enfin, les traces comme égarées de l'incendie, leur pâle et silencieuse puissance de remémoration. Les livres illisibles dialoguent ici avec le labyrinthe impraticable et rappellent les cloches posées au sol. La contemplation que ces objets, devenus simples images, interpellent n'a rien à voir avec la facilité, car elle délivre toute leur charge poétique, celle-là même qui donnait son sens à l'architecture cistercienne. Si aux chapiteaux figurés des Clunisiens ont été préférés les formes abstraites, plus graphiques ou les motifs végétaux, c'est bien



Claudio Parmiggiani, *Ensemble*, Collège des Bernardins, Paris, 2008-2009.

parce qu'ils favorisaient précisément ce que l'on nommait l'attitude contemplative, à une époque où le terme était encore chargé de désigner un état d'absorption spirituel. Ainsi, la bibliothèque, le labyrinthe et les cloches sont-ils bien plus que de simples « ornements », ils sont, pareils aux mots du poème, le moment magique du saisissement par où commence le parcours infiniment élaboré de la réflexion ou de l'imagination et, peut-être, de la révélation.

Le Collège des Bernardins aura voulu offrir, à l'occasion de sa renaissance, le visage de son histoire, qu'il entend justement revivifier par sa mission culturelle et pédagogique. L'œuvre de Parmiggiani s'inscrit dans ce contexte, comme triple évocation de la mémoire du collège : par ses livres, elle dit la mémoire d'un lieu d'enseignement ; par ses cloches, celle d'une institution

de rassemblement ; par ses ruines, celle d'un lieu récemment restauré, mais pourtant toujours menacé par les années encore à venir. Tirillée entre un passé auquel elle donne corps et un futur dont le vestige se veut le sombre présage ou l'instance de prévention, l'œuvre, dans le présent du saisissement, offre ce feuilleté de temporalités distendues. Son mode d'énonciation s'affirme comme le reflet de notre époque, marquée du sceau du patrimoine et du « devoir de mémoire ». Pourtant, si l'œuvre offre une image inquiète du passé comme de l'avenir, c'est la poésie qu'elle propose, comme expérience du présent.

MARYSE OUELLET

Maryse Ouellet est étudiante à la maîtrise en Étude des arts à l'UQAM. Elle s'intéresse à une esthétique de la mémoire et du vestige en art contemporain, plus particulièrement à travers le motif du livre illisible dans l'œuvre d'Anselm Kiefer et Claudio Parmiggiani.

Bibliographie

Georges Duby, *Saint Bernard et l'art cistercien*, Paris, Flammarion, 1979.

Catherine Grenier, *Parmiggiani*, Arles, Actes Sud, 2008.

Pour l'histoire et la mission du lieu : *Collège des Bernardins*, <http://www.collegedesbernardins.fr>.

NOTE

¹ « Certains lieux ont une énergie, ils palpitent, d'autres pas. Si l'on fait un trou dans le mur de n'importe quelle cathédrale du Moyen Âge, il en sort du sang ; si l'on fait un trou dans le mur d'un musée, il n'en sort rien. », Claudio Parmiggiani, dans Catherine Grenier, *Parmiggiani*, Arles, Actes Sud, 2008.